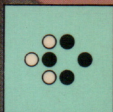


Le Nouveau Monde

Tadeusz Konwicki

Traduit du polonais par Laurence Dyèvre



P.O.L.



Le Nouveau Monde

DU MÊME AUTEUR

L'ASCENSION, Gallimard, 1971.

BÉTHOFANTÔME, Editions Rupture, 1978.

LA PETITE APOCALYPSE, Robert Laffont, 1981.

**LA CLEF DES SONGES CONTEMPORAINS, Robert Laffont,
1983.**

**FLEUVE SOUTERRAIN, OISEAUX DE NUIT, Robert Laffont,
1986.**

CHRONIQUE DES ÉVÉNEMENTS AMOUREUX, P.O.F., 1987.

LE COMPLEXE POLONAIS, Robert Laffont, 1988.

Tadeusz Konwicki

Le Nouveau Monde

traduit du polonais par Laurence Dyèvre

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© Tadeusz Konwicki, Warszawa, 1986.
© P.O.L éditeur, 1988 pour la traduction française.

ISBN : 2-86744-109-9

Ce n'est pas de gaieté de cœur que j'entreprends ce nouveau livre inutile. Certes, il se trouvera toujours un lecteur indulgent pour protester du contraire, pour m'assurer qu'il n'en est rien. Il me certifiera que mes livres sont utiles aux jeunes, aux adultes et même aux vieillards infirmes. Mais je sais que s'il arrive que l'un ou l'autre s'empare de ma prose pour y plonger son nez et en examiner tel ou tel aspect, il finira par le reposer parmi d'autres livres qu'il n'aura pas encore lus, pas encore appréciés, pas encore savourés. Je sais tout de moi, et tout de mes confrères, de mes rivaux, de mes concurrents. Je sais tout de mes lecteurs, indulgents ou exigeants. J'en sais assez pour ne plus jamais prendre la plume.

Et pourtant, j'ai rechargé mon vieux stylo d'une vieille encre, réapparue récemment, allez savoir pourquoi, au milieu de vieilleries. J'ai attendu la nuit, ce silence bruyant qui règne dans mon immeuble varsovien juste avant minuit, et, en cachette de ma femme et de mes enfants, je laisse courir ma vieille plume sur mon vieux papier, car mon papier est vieux, lui aussi. Pour me rendre plus difficile encore cette fantasque entreprise, ce terrible dessein de vieux récidiviste, pour compliquer l'écriture de ce livre inutile, inutile pour moi, pour ma pauvre famille, pour mes

compatriotes accablés, pour me punir de ces appétits malsains, je décide d'écrire un livre destiné à une maison d'édition d'État normale*, un livre que je censurerai moi-même avec soin et compétence. Il y a beau temps que nos routes – celle de l'Office de la censure et la mienne – se sont séparées. La Censure était jadis mon premier lecteur perspicace, mon confident, mon ami ennemi, mon ennemi ami. Et puis, nous nous sommes perdus de vue, et je me suis déshabitué de ce premier lecteur perspicace, du confident anonyme, de l'ami ennemi. Sans contrôle, privé de cette tendre protection, ayant perdu toute mesure idéologique et tout sens civique, j'ai écrit ce qui me venait aux lèvres, des romans tordus et des souvenirs mal bâtis.

Je me remets maintenant sous le joug. C'est de mon plein gré que je m'abandonne à l'étreinte amoureuse de ce noble office, qui a son siège à Varsovie, rue Mysia. Me voici enfin en sécurité. Voici enfin que l'œil vigilant de mon protecteur anonyme, de mon père intellectuel, de mon directeur spirituel, suit les mouvements de ma plume. Quel bien-être, quelle sécurité! Enfin!

J'écris donc pour la première fois de ma vie un livre destiné aux censeurs. Mes lecteurs n'ont pas répondu à mon attente. Leur manque d'attention m'a découragé, le manque de profondeur de l'accueil qu'ils m'ont fait m'a déçu, leur perfidie absolue m'a dégoûté. Que de fois m'est-il arrivé de voir une nouvelle connaissance déborder d'enthousiasme, me serrer tendrement les mains entre les siennes en m'assurant connaître mes livres par cœur. La glande de la vanité agréablement chatouillée, je pérorais de l'autre côté de la table, je faisais le malin, je jouais les beaux esprits, quand, à un moment, j'avais le malheur d'évoquer Wilno, la ville de mes origines. Et mon admirateur écarquillait alors les yeux et me disait : « Ah! Vous êtes de Wilno? J'ai une tante qui est née là-bas. »

Ici, il faut que j'explique à mes admirateurs que tous

* Certains livres de Konwicki ont paru dans des maisons d'édition clandestines, ou à l'étranger (*N.d.T.*).

mes livres regorgent de Wilno, que j'y reviens sans arrêt, qu'en fait, tout au long de ma vie, je n'ai écrit qu'un seul et même livre, un seul et même roman, dont l'intrigue, le scénario, les héros sont toujours les mêmes, et je ne me fatigue même pas pour décrire la nature : voilà vingt ans que je débite les mêmes descriptions.

Si je peux me permettre ces facilités dans mon travail de romancier, c'est que j'ai remarqué depuis longtemps que le lecteur d'aujourd'hui est une tête de linotte. Il est incapable de se rappeler une idée, un héros, voire même l'auteur. Il arrive qu'un individu plus malin que les autres se souvienne d'une anecdote qu'il a lue dans un de mes livres et qu'il me la raconte devant un verre de vodka comme étant de lui. Mais je ne suis pas en reste. Je raconte à mon tour sans vergogne des passages de mon livre à ce type qui vient soi-disant de le terminer. Il ouvre alors de grands yeux comme si c'était quelque chose de nouveau, et le voilà heureux.

C'est donc pour cette raison que j'écris indéfiniment le même livre depuis vingt ans. Et ce n'est pas une question de fidélité pathétique à moi-même, il ne s'agit pas d'un thème unique plein de noblesse ou encore d'une obsession créatrice élevée. Non, c'est par pure commodité, cette commodité à laquelle le lecteur m'a habitué.

Mais voilà qu'aujourd'hui, l'envie de m'amuser, de jouer, ou peut-être le summum du désespoir, me poussent, jusqu'à la dernière page, vers l'ami, le censeur anonyme qui, pour son modeste salaire, fera en ma compagnie un merveilleux voyage plein de choses géographiques extraordinaires ; il guidera tendrement ma main sénile et mon vieux Waterman, il barrera les mots inutiles et les pensées équivoques, et sa loyauté éclairera ma vieille caboche de pécheur.

Mais revenons à Nowy Świat, à la rue du Nouveau-Monde.

Où l'on retrouve le Nouveau Monde

Nowy Świat est une rue de Varsovie. Toute vieille ville a son Nowy Świat. On se sentait à l'étroit dans les villes fortes resserrées derrière les remparts, et un beau jour la vie débordait à l'extérieur des murs, au-delà des fossés, dans l'espace vide des prés, des taillis et des ruisseaux. Ainsi naissaient de nouveaux mondes. C'est ainsi qu'est né le nouveau monde de l'autre côté de l'Océan.

Dans mon Wilno natal, le nouveau monde portait le nom russe de *novostroïka*. Mais je n'y suis jamais allé, je connais ce quartier de bandits à travers les histoires que l'on me racontait à l'heure du coucher ou à travers les légendes que répétaient mes camarades qui grillaient des cigarettes volées près de la clôture de l'école.

La première fois que je vis la rue Nowy Świat de Varsovie, c'est en 1947, quand je quittai Cracovie pour aller m'installer dans cette ville à la suite de l'hebdomadaire *Odrodzenie** où j'étais à l'époque employé à la rédaction ou peut-être déjà secrétaire de cette rédaction. Ce déménagement était dû à Jerzy Borejsza, président des éditions *Czytelnik*** qui étaient alors une sorte de trust gigantesque, peut-être même plus grand que les plus grands trusts américains, sorte d'extraordinaire caprice de l'imagination, de l'ingéniosité et de la bonne volonté humaines dans un pays complètement dévasté qui adoptait à contrecœur la nouvelle foi venue de l'Est.

Poussé par une lubie digne de Hearst, Borejsza nous fit donc déménager et nous installa à l'hôtel Bristol, hôtel varsovien célèbre qu'un curieux hasard avait laissé intact au milieu d'une mer de ruines. Et à vingt ans, encore tout imprégné de Wilno, encore campagnard et immature, je logeais dans un superbe appartement, à côté de diplomates,

* *La Renaissance*, grand hebdomadaire littéraire, publié de septembre 1944 à mars 1950, dirigé par K. Kuryluk de 1945 à 1947, puis par J. Borejsza (N.d.T.).

** *Le Lecteur*, grande maison d'édition qui fut créée dès 1944 pour « satisfaire les besoins culturels des masses laborieuses » (N.d.T.).

de ministres et de généraux. Je me vautrais sur les canapés du Bristol à peu près six mois avant que de son pouvoir magique, le président Borejsza me fit redéménager rue Frascati et m'installât avec sollicitude dans un minuscule studio ensoleillé, tel un ministre ou un spéculateur.

Ce que je veux dire, c'est qu'entre le Bristol et la rue Frascati s'étend Nowy Świat, voie célèbre des rois de Pologne, qui, à l'époque dont je parle, n'était qu'un étroit sentier dans un ravin de gravats envahis d'herbes sèches et de petits bouleaux souffreteux. J'empruntais ce sentier tortueux et défoncé pour aller du Bristol à l'imprimerie qui se trouvait place de l'Union de Lublin, et ensuite, quand j'eus déménagé rue Frascati, je prenais ce ravin royal le dimanche pour aller me promener du côté de la vieille ville. Ces expéditions n'étaient pas sans danger : une fois dépassé l'hôtel Bristol, dernier îlot de civilisation, on pénétrait dans des étendues désertes qui faisaient penser aux montagnes Rocheuses, où l'on pouvait laisser sa montre, son portefeuille et même la vie.

Les bandits varsoviens avaient alors leur façon de faire. Il n'était même pas question de goujaterie ou d'un manque d'éducation. Le brigand varsovien émergeait de l'obscurité et vous proposait poliment une transaction commerciale : « Vous ne voulez pas une brique ? » Aux alentours, tels des esprits, erraient des filles de mœurs légères qu'on appelait les *Gruzinki* car elles recevaient leurs clients justement dans des *gruzy*, dans des gravats*.

Puis, à vrai dire on ne sait pas quand, Nowy Świat se releva de ses ruines. Elle était devenue tout à coup, en l'espace de deux ou trois ans, une rue assez jolie, reproduction des tableaux de Canaletto. Très vite, dans ces monuments artificiels du XVIII^e siècle, s'établit une vie peut-être plus pauvre et plus grise qu'avant-guerre, mais en revanche agressive, avide, victorieuse. Et j'y fis mon apparition en tant que locataire d'un immeuble neuf de la rue Górski, qui part

* Le mot *Gruzinki* [groujin'ki], qui signifie « les Géorgiennes », est perçu en polonais comme un diminutif de *gruzy* [grouzy] (*N.d.T.*).

de la rue Szpitalna et aboutit derrière le 41, rue Nowy Świat.

Ce Nowy Świat est mon chemin vers l'avenir radieux ou mon Golgotha, avec les stations de mon calvaire, auxquelles je reviendrai le moment venu. C'est par cette rue courbée comme un sabre turc que je pars dans l'air frais du petit matin quand je file travailler pour le bien de mon prochain ; c'est cette rue aussi peu profonde qu'un caniveau que j'arpenne lors de mes promenades dominicales en famille ; c'est dans cette rue, qui m'est aussi familière que le chemin de l'école, que je titube parfois, j'ai honte de le dire, à une heure avancée de la nuit, quand j'ai consommé de l'alcool.

La rue Nowy Świat de Varsovie constitue mon univers et une petite comète à la queue assez courte dans cet univers qui est le mien.

Le collapsus

Il s'est produit tout au début. Il n'y a pas encore si longtemps j'en avais un une fois par mois, ou une fois toutes les trois semaines. Maintenant, c'est tous les deux jours. Le treize. Un vendredi. C'est un collapsus implusif.

Un collapsus dès les premières pages d'un livre commencé sans foi ni conviction. Peut-être pour arriver d'emblée au cœur de l'intrigue et clore ce livre dès maintenant, pour ensuite attendre la mort. Mais où trouver une bonne intrigue. Les bonnes intrigues n'existent plus. Les anciennes réserves sont épuisées, et la Providence n'en produit pas de nouvelles.

Ma vie est faite d'envolées très brèves, à basse altitude, et de collapsus profonds, prolongés. Mais qui cela intéresse-t-il. Chacun se préoccupe seulement de son envolée personnelle ou de sa chute douloureuse.

Cent mille écrivains, dans le monde entier, en ce moment, font courir leur plume sur le papier, s'efforçant de dépasser Shakespeare et Dostoïevski.

Trois millions quatre cent mille guérisseurs, rebouteux,

thaumaturges, bandent maintenant toutes leurs forces intérieures, fermement résolus à faire un miracle.

Quatre milliards huit cent millions d'hommes lisent leur horoscope et attendent le bonheur.

Un collapsus slave. Un collapsus européen. Un collapsus total.

Suite de Nowy Świat

La suite de Nowy Świat, c'est, vers la vieille ville, Krakowskie Przedmieście — le faubourg de Cracovie —, et, dans la direction du château royal de Wilanów, — aleje Ujazdowskie — l'avenue d'Ujazdów. J'ai passé là la moitié de ma vie. Des places, des squares, des églises, des magasins qui périclitent, des cafés et des restaurants mourant subitement de phtisie. Un petit quartier modeste de ville de province. Résidence émouvante d'un artiste de province.

J'ai donc commencé ma carrière sur la dépouille de pierre d'une ville assassinée. Mon nouveau monde, le grand monde de l'Europe, lorsque j'arrivai de ma région de Wilno familiale, c'était une quinzaine de constructions trouées par les balles et un nombre incroyable de sous-sols, de caves, de celliers qui s'effondraient, de grottes noires de suie, de tunnels puant le cadavre en décomposition. Ce nouveau monde ne me surprit pas par son immensité, par le luxe de la civilisation, par l'exotisme d'une vie impétueuse. Ce nouveau monde empestait le brûlé comme les bourgs des environs de Wilno ; sa misère était aussi effroyable que celle des villages biélorusses, son isolement avait le même charme que les vieilles forêts au nord du Niemen.

C'est seulement maintenant, alors que je regarde continuellement en arrière, alors que, de plus en plus souvent, je jette des coups d'œil derrière moi, c'est seulement maintenant que je commence à penser aux écrivains de mon âge qui, quelque part dans le monde, essayaient à l'époque d'ordonner des mots en phrases, et des phrases en livres. Le

monde semblait alors immense, comme infini, mais aujourd'hui je sais, et je l'ai, d'ailleurs, moi-même vérifié, qu'il est terriblement petit ; il est même étonnant qu'il loge tant de monde et que personne ne tombe dans l'obscurité épouvantable, glaciale, du ciel, car le ciel s'est révélé, à la consternation générale, un vide glacé. En évoquant donc ces années où nous commençons à revivre et d'une nouvelle façon, je pense de plus en plus souvent, comme s'ils étaient mes propres frères, à ces écrivains, un peu plus vieux ou un peu plus jeunes que moi, ou encore de mon âge : à Joseph Heller, à Philip Roth, à Kundera, à Hrabal, à Stoppard ou à Pinter, à Axionov ou à Viktor Nekrassov. Je ne saurais dire pourquoi, mais il me semble tout à coup qu'ils font partie de ma famille. Que j'ai fait le tour des sexologues avec Roth, et que j'ai claqué des dents avec Nekrassov dans les tranchées de Stalingrad ; que j'ai traversé l'Inde avec Stoppard, et que j'ai attendu à Magadan avec le jeune Vassili Axionov que sa mère, Genia Guinzbourg, sorte de camp.

Cela m'a pris subitement, je me suis senti brusquement en communion avec ces hommes qui tout comme moi, on ne sait pourquoi, disposent les mots en suites infinies ; j'ai eu la sensation d'une sorte d'affinité, de tendre solidarité, de communauté de sort, encore que j'ignore si ces privautés que je prends et cet élan de fraternité leur feront plaisir.

Mais quand je reviens à ce Nowy Świat de Varsovie, quand je gravis de mémoire les terrils de chaux vive et de débris de briques enflammés, quand je me tiens entre de gigantesques buissons d'arroche, de chardons et d'absinthe, et que je songe à mon destin — que je ne connais pas, que je n'ai pas encore vécu —, j'appelle, depuis cet avenir lointain, ces jeunes gens à témoins. A témoins de quoi ? De nos défaites communes ou de nos victoires personnelles ? A témoins de quoi ?

Esclave de l'Empire, maître de l'Empire

La rue Nowy Świat, Varsovie, toute la Pologne étaient alors dirigées par *Czytelnik*, coopérative d'édition fondée par Borejsza. Je ne sais pas qui était Borejsza, je ne sais pas ce qu'il faisait pendant la guerre. Je ne l'ai connu qu'en 1947, lorsqu'il fit venir l'*Odrodzenie* de Cracovie à Varsovie. Pourquoi cet homme massif, corpulent, avec de la bave coagulée à la commissure des lèvres, grasseyant de façon si caractéristique, aux manières de hobereau, aux gestes de patron tout-puissant d'un trust du début du siècle, pourquoi cet homme a-t-il jeté son dévolu sur ce modeste hebdomadaire littéraire ? Pourquoi a-t-il mis tout son orgueil dans la reprise de ce jouet à Karol Kuryluk, fondateur et père de l'*Odrodzenie* ? Pourquoi, alors qu'il possédait déjà plusieurs dizaines de quotidiens, d'hebdomadaires, de mensuels, a-t-il tenu absolument à prendre la direction de ce petit périodique ?

L'empire de Borejsza tenait le pays tout entier fermement sous sa patte. Imprimeries, éditions, presse, bibliothèques ambulantes, sociétés de conférences, et probablement aussi les usines de papier. Je me souviens qu'en 1948, *Czytelnik* alla même jusqu'à réorganiser le tour de Pologne à vélo. Je me revois au troisième étage de la rue Wiejska, où se situait la rédaction de l'*Odrodzenie*, rue qui était, elle aussi, la propriété du trust, regardant en bas vaciller sur les vélos la cavalcade des concurrents aux maillots de toutes les couleurs, et je revois le directeur Kobus, coiffé de la petite casquette blanche de la société des coureurs cyclistes, donnant le signal du départ en agitant un grand drapeau. Mais peut-être que le directeur Kobus, chef de la manutention de *Czytelnik*, s'occupait de l'organisation de la course et qu'en réalité, c'était le président qui donnait le signal du départ officiel. Je ne sais plus, je ne m'en souviens pas, je revois seulement les concurrents basculant d'un côté, prenant appui sur un pied en attendant le départ, et je me revois moi-même penché à la fenêtre de la rédaction par une journée d'août ensoleillée, ou peut-être nuageuse.

L'unique désir, la véritable ambition de Borejsza était de prendre la direction de l'*Odrodzenie*. Au bout d'un certain temps, il arriva à ses fins. Outre ses multiples occupations, réellement importantes, il commença à diriger les travaux de ce journal littéraire. C'est alors que je devins son favori, son *factotum*, son bras droit, son bras droit invisible. A peine majeur, depuis peu familiarisé avec la littérature, grâce à Borejsza, j'occupai le poste de rédacteur en chef de l'*Odrodzenie*. Car peu à peu j'étais vraiment devenu un personnage tout-puissant de ce trust. Lorsque j'arrivais dans le secrétariat de Borejsza avec les épreuves humides du journal, les cordons de secrétaires — hommes et femmes —, de chefs de bureaux, de directeurs, s'écartaient devant moi. J'entrais, froid et hautain, dans le bureau du chef de cabinet de l'empereur, où des ministres attendaient humblement assis sur une chaise d'être reçus en audience ; j'entrais dans cette pièce silencieuse et, sans un mot, sans accorder le moindre coup d'œil aux ministres jaloux, j'allais d'un pas autoritaire jusqu'à la porte du cabinet de l'empereur, que j'ouvrais sans façon, puis je plongeais dans ce lieu inaccessible.

Borejsza, souvent dissimulé par un paravent, se faisait faire des piqûres dans la jambe et dans son postérieur impressionnant.

— Qu'est-ce que tu veux encore, Tadek ? me demandait-il en poussant des gémissements, malmené par les infirmières.

— Les épreuves sont prêtes, lui disais-je, impassible.

Il remontait son pantalon et se précipitait à son bureau. Il se mettait à savourer le menu de son hebdomadaire chéri. Parfois, il composait un numéro de téléphone et de sa voix grasseyante disait d'un ton léger :

— Écoute, Józek *, que penses-tu...

Nous, ses officiers d'ordonnance, nous savions qu'il téléphonait au premier ministre. Car notre empereur était snob. Il aimait lui-même gouverner et s'allier aux gouvernants.

* Józef Cyrankiewicz (1911), vingt-deux ans Premier ministre (de 1947 à 1970) (*N.d.T.*).

En fait, j'avais fait la connaissance de Borejsza beaucoup plus tôt, ou, plus exactement, je l'avais vu beaucoup plus tôt, et ce, dans une situation dramatique et inquiétante. C'était à Cracovie, en 1946, année très agitée pour cette ville qui s'illustra par des manifestations patriotiques le 3 mai *. En été, ou au début de l'automne, je ne me rappelle plus très bien en quelle saison, une grève éclata à l'Imprimerie nationale où l'*Odrodzenie* était fabriqué. Je revois encore le moment où Borejsza, venu de Varsovie en avion militaire, arriva dans l'atelier de mise en page. Il entra seul, sans gardes du corps, l'air en colère ; il entra de son pas lourd d'homme obèse et grimpa sur un petit tabouret branlant taché d'encre. Je le regardais sans aucune sympathie ; à l'époque, je ne savais encore rien de lui, il représentait le régime et venait mettre fin à la grève.

Il fit un discours qui ne dura pas plus de vingt minutes. Ce n'était pas un discours d'activiste du Parti. L'homme qui parlait aux typographes et aux maquettistes était le patron d'une grande entreprise, c'était un homme qui voulait le bien du trust et des ouvriers de ce trust. Je ne me rappelle ni ses paroles ni ses arguments, mais je me souviens que la grève à l'atelier de mise en page prit fin aussitôt et que patron et ouvriers se séparèrent en bonne intelligence. Il faut préciser que la période n'était pas propice aux accommodements.

Oui, Borejsza était un phénomène dont cette époque n'avait pas besoin. Oui, Borejsza était, dans son genre, un génie dont son propre système ne voulait pas. Oui, Borejsza fut condamné à la chute dès qu'il eut monté les marches du trône de l'empire qu'il avait créé.

Mais il l'ignorait. Il pensait — avec tout le respect que je vous dois, monsieur le censeur — que le socialisme qui, sous nos yeux, prenait corps, avait besoin de l'intelligence humaine, d'enthousiasme, de sages initiatives, et de tolé-

* Anniversaire de la Constitution du 3 mai 1971. Le 3 mai était la fête nationale de la Pologne de l'entre-deux-guerres. Sa célébration après la Seconde Guerre mondiale est une forme de résistance ou pouvoir communiste (*N.d.T.*).

rance raisonnable pour les péchés humains, d'hier et d'aujourd'hui, qui naissent inévitablement dans l'action.

A cette époque, je faisais figure d'affranchi à sa cour. C'est ainsi que l'on aurait pu m'appeler, moi qui, deux ou trois ans plus tôt, avais quitté les forêts de Wilno pour faire un plongeon au fond de l'Europe, qui était déjà l'Europe de l'Est, il est vrai, déjà « démocrato-popularisée ». J'étais donc soustrait aux lois politiques et, à proprement parler, à l'oppression politique sous laquelle je me trouvais encore dans un passé récent. J'étais en outre un affranchi social, peut-être même un affranchi de classe, qui avait sauté directement de son kolkhoze des environs de Wilno dans des salons internationaux où il côtoyait Picasso, Éluard, Huxley et Pablo Neruda.

C'est donc en tant qu'affranchi que je fréquentais les palais de *Czytelnik* en toute impunité et que j'étais partout toléré. Je me déplaçais dans la Horch du président, énorme voiture qui avait appartenu à Goering ou à Himmler. Ce monstre avait un nombre de cylindres incroyable, son moteur faisait penser à un moteur de bombardier. Je paradais à bord de cette voiture dans les rues de Varsovie, et pour les voyages plus lointains, j'avais à ma disposition une Dakota vert foncé sinistre.

J'étais secrétaire de la rédaction de l'*Odrodzenie*. Formé par Kuryluk, je maîtrisais parfaitement les techniques d'impression ; même en dormant, je savais éviter tous les écueils de l'orthographe et de la grammaire ; réveillé à minuit, j'étais capable de retrouver en une minute dans d'anciens numéros d'avant-guerre des *Wiadomości Literackie** un dessin au trait de Paul Valéry ou un cliché tramé de Bernard Shaw. Sans moi, l'affaire nommée *Odrodzenie* n'aurait pu fonctionner. J'en connaissais tous les arcanes, tous les défauts et tous les points vulnérables.

Sans me vanter, je dirai que certains de mes camarades obtinrent par mon entremise de bons petits postes lucratifs,

* *Les Nouvelles littéraires*, hebdomadaire publié de 1924 à 1939, de tendance libérale à partir de 1930 (*N.d.T.*).

Le Nouveau Monde désigne à la fois Nowy Świat, rue principale de Varsovie non loin de laquelle habite l'auteur, et le monde d'après-guerre.

Dans ce faux journal intime, sorte de carnet de notes personnelles remplies de ce mélange d'humour et d'ironie grinçante dans lequel il excelle, Tadeusz Konwicki, écrivain et cinéaste, jette un regard critique sur son évolution spirituelle et prend une distance inhabituelle par rapport à lui-même et son époque. A travers souvenirs, anecdotes, réelles ou imaginaires, et réflexions, il nous fait découvrir les multiples facettes de son univers d'homme et d'artiste : un Konwicki détendu, délivré de l'angoisse latente qui imprègne chacun de ses romans.

C'est aussi avec *Le Nouveau Monde* qui se présente comme un dialogue avec la censure que l'écrivain fait sa rentrée dans les éditions officielles polonaises.



9 782867 441097

Maquette de couverture : Jean-Pierre Reissner
Photo X. D.R.

ISBN : 2-86744-109-9
F 10109-11-88

120 F